

— A quoi bon, dit-il, Napoléon ou Louis, c'est toujours un tyran.

— Monsieur, répondit-elle vivement, les Bourbons sont les rois des nobles, et Napoléon est le roi du peuple. Si nous devons avoir un tyran, c'est bien le moins qu'il soit de notre choix.

Napoléon trouva que la bonne femme ne manquait pas de logique, et cet hommage naïf lui causa plus de satisfaction que les flatteries officielles des courtisans.

### Fautes de Villeneuve

Pendant que Napoléon parcourait l'Italie, conquérant des royaumes par des décrets, et recevant de toutes parts des actes de soumission, les chancelleries du Nord, de concert avec l'Angleterre, complotaient la dissolution de l'empire et même le démembrement de l'ancienne France.

Le 11 avril 1805, était signé entre la Russie et l'Angleterre un traité de coopération, qui devint la base de la troisième coalition, et qui, servant de modèle à toutes celles qui suivirent, mérite de fixer l'attention.

Ces deux puissances s'engageaient à employer les moyens les plus prompts et les plus efficaces pour former une ligue générale des états de l'Europe.

La ligue avait pour objet : l'évacuation du Hanovre et du nord de l'Allemagne ; l'indépendance des républiques de Hollande et de Suisse ; le rétablissement du roi de Sardaigne en Piémont, avec une aussi grande augmentation de territoire que les circonstances le permettraient, la sûreté future du royaume de Naples, et l'entière évacuation de l'Italie par les troupes françaises.

D'autres articles séparés et que l'on se garda de publier officiellement font mieux connaître encore la pensée des coalisés. On y stipulait la restitution de la Lombardie à l'Autriche, la réunion de la Belgique à la Hollande, et la réunion au Piémont de Gênes, de la Savoie, de Nice, et même de Lyon si les circonstances le permettaient.

Il était convenu entre les coalisés que pour faire montre de dés-

intéressement, ni l'une ni l'autre des parties belligérantes ne s'approprierait, jusqu'à la conclusion de la paix, aucune des conquêtes qu'elles pourraient faire ; mais pour les villes et les territoires enlevés à l'ennemi commun, la prise de possession devait être faite au nom du pays ou de l'état auxquels ils appartiendraient par un droit reconnu et dans tous les autres cas, au nom des membres de la ligue.

Enfin, on convenait de réunir, à la fin de la guerre, un congrès général pour discuter et fixer le code de la loi des nations sur une base déterminée, et pour en assurer l'exécution par l'établissement d'un système fédératif adapté à la situation des différents états de l'Europe.

Napoléon ne se doutait guère qu'au moment où il prenait possession du trône des Lombards, les coalisés faisaient entr'eux le partage de ses états.

Cependant, il savait que les intrigues diplomatiques le menaçaient d'une guerre nouvelle ; il n'ignorait pas que l'on accusait bien haut son ambition et qu'on effrayait les peuples par le tableau des agrandissements de la France. Voici comment il répondit dans le *Moniteur* à de vains reproches toujours répétés :

« Veut-on un congrès général de l'Europe ? Eh bien ! que chaque puissance mette à la disposition de ce congrès ce qu'elle a envahi depuis cinquante ans ; qu'on rétablisse la Pologne, qu'on rende Venise au Sénat, la Trinité à l'Espagne, Ceylan à la Hollande, la Crimée à la Porte ; qu'on renonce au Phase et au Bosphore, qu'on restitue le Caucase et la Géorgie, qu'on laisse la Perse respirer après tant de malheurs ; que l'empire des Mahrattes et du Mysore soient rétablis ou ne soient plus l'exclusive propriété de l'Angleterre, la France pourra alors rentrer dans ses anciennes limites et ce ne sera pas elle qui y perdra davantage. »

D'où viennent donc ces cris forcenés, ces provocations à une croisade contre une puissance qui, depuis cinquante ans, a moins profité qu'aucune autre des vicissitudes des états et des changements du monde ; qui, constamment victorieuse, n'a retenu de ses conquêtes que ce qui était nécessaire à une juste compensation ; qui a rendu la moitié de l'Autriche, les états de Vénise, le royaume de Naples, la Suisse, la Hollande, et qui n'a pas dépassé ses limites, l'Adige et le Rhin ? Pourquoi la Russie et l'Autriche ne réclament-elles pas

aussi la reconnaissance de la souveraineté commune sur les mers, la restriction du droit de blocus aux pays attaqués et en danger d'être pris?

Ces arguments étaient solides pour qu'on y fit aucune réponse sérieuse. Ils montraient d'ailleurs si clairement combien étaient mensongères les doctrines de l'équilibre, que l'on se garda bien de les discuter.

La coalition n'était autre chose qu'une émeute de rois effrayés contre la France impériale ; on travaillait à la fortifier en alimentant les terreurs et en multipliant les jalousies.

Déjà depuis longtemps l'Autriche était en négociation avec Saint-Pétersbourg, et même avant le traité du 11 avril, elle avait pris des engagements avec la Suède et la Russie.

Tous ses mouvements d'ailleurs, toutes ses démarches prouvaient qu'elle se préparait à la guerre. Napoléon fit demander des explications. La réponse du cabinet de Vienne ne fut qu'un méprisable mensonge. Désavouant toute participation à la coalition de l'Angleterre et de la Russie, l'Autriche protestait de ses dispositions amicales, et finissait par offrir sa médiation pour la solution des difficultés qui existaient entre les cours des Tuileries et de Saint-Pétersbourg.

Et cependant dans le moment même où l'empereur d'Autriche se présentait comme médiateur, son ambassadeur à la cour de Saint-Pétersbourg adhérait formellement au traité du 11 avril, et vendait cette adhésion pour un subside de soixante-quinze millions que devait lui fournir l'Angleterre.

Au surplus, ce hardi mensonge n'atteignait pas même son but ; car Napoléon était trop au courant des préparatifs de l'Autriche pour pouvoir être trompé. Ignorant toutefois encore le moment de l'attaque, il espérait avoir le temps d'achever avant la guerre continentale l'expédition d'Angleterre.

Cependant un événement funeste vint priver Napoléon de l'homme sur lequel il comptait le plus pour l'accomplissement de ses projets : le vice-amiral Latouche-Tréville mourut. Le choix d'un successeur, pour commander l'expédition qui devait partir de Toulon, était important ; l'Empereur, cette fois, ne voulut pas prendre sur lui de décider seul, et proposa en quelque sorte des candidats à son mini-

stre de la Marine dans cette lettre si remarquable de laconisme :

« Monsieur Decrès, pour commander l'escadre de Toulon, il me « paraît qu'il n'y a que trois hommes, Bruix, Villeneuve et Rosily. « Lequel des trois me faut-il prendre ? Répondez-moi aussitôt mon « retour à Fontainebleau, où je serai vers le 10 juillet prochain ; et « sur ce, Monsieur Decrès, je prie Dieu de vous avoir en sa digne « garde. »

« Venise, le 20 juin 1805.

« NAPOLÉON. »

Par malheur, le ministre désigna Villeneuve. Ce choix, qui fit manquer l'expédition d'Angleterre, fut cause, plus tard, de la perte de la marine.

Le 11 juillet suivant, Napoléon était de retour à Fontainebleau. Il était parti de Turin le 8, trois jours auparavant au milieu d'une manœuvre qu'il faisait exécuter, à la garnison ; et, le 14, il était arrivé à Boulogne, où, comme ailleurs, il excitait l'enthousiasme.

Chaque jour on recherchait avec avidité les plus petites circonstances de sa vie publique ou privée, chacun rendait hommage à sa justice, à sa générosité, à la politesse exquise qu'il mettait dans toutes ses relations ; cependant, un jour il manqua de générosité et fut injuste envers un des hommes qui lui avaient rendu le plus de services : nous voulons parler de la scène qui eut lieu entre lui et l'amiral Bruix, à propos d'un ordre auquel ce dernier ne crut pas devoir obéir.

Le despotisme dont Napoléon fit preuve en cette occasion fut blâmé avec d'autant plus de raison, que l'événement justifia bientôt la résistance de l'amiral.

L'Empereur n'en reparla jamais, si ce n'est une fois à Sainte-Hélène : dans un moment d'épanchement et d'abandon, le cœur chez lui imposa silence à l'amour-propre, et il dit douloureusement au comte Bertrand, qui, sans en avoir eu l'intention, avait rappelé cet événement :

— Oui celui-là a dû me maudire... Pauvre Bruix ! si tous ceux qui m'ont entouré depuis avaient eu la même franchise et le même courage que lui, peut-être ne serais-je pas ici aujourd'hui. La Providence l'a bien vengé !

C'était le matin, à son grand lever. L'Empereur annonce à ceux

qui sont présents que dans la journée il passera en revue l'armée navale ; et avant de monter à cheval pour faire sa tournée quotidienne, il dit à l'aide-de-camp de service :

— Savary, allez de ma part trouver l'amiral Bruix à sa baraque ; vous lui direz de faire changer la position des bâtiments qui forment la ligne d'embossage, parce que je veux passer la revue des équipages en pleine mer. Recommandez-lui d'agir de façon à ce que toutes les dispositions soient achevées lorsque je serai de retour, à midi.

Napoléon part suivi seulement de Roustan, son mameluck, et d'un piqueur. Savary, sachant mieux que personne que le moindre désir exprimé par l'Empereur est un ordre positif, va trouver l'amiral et s'acquitte de sa commission.

— Général, lui répond Bruix après l'avoir écouté sans l'interrompre, j'en suis désolé, mais la revue projetée par Sa Majesté ne peut avoir lieu aujourd'hui.

— Comment cela, monsieur l'amiral ? reprend Savary qu'une semblable réponse rend stupéfait. Et, craignant de s'être mal expliqué, il ajoute : Votre Excellence n'a peut-être pas bien compris ?

— Pardonnez-moi, général, j'ai très-bien entendu, reprend Bruix avec un imperturbable sang-froid ; et c'est pour cela que je vous répète que cette revue n'aura pas lieu.

En effet aucun bâtiment ne bougea dans le port. A midi, l'Empereur, revenu de sa promenade, allait se mettre à table pour déjeuner, lorsqu'il aperçut son aide-de-camp ; il lui dit d'un air de satisfaction, en frappant du manche de sa cravache la paume de sa main gauche :

— A propos, tout est-il prêt ? Que vous a répondu Bruix ?

Savary lui rapporta fidèlement la réponse de l'amiral.

— Allons donc ! fait Napoléon avec un mouvement d'épaule, vous n'êtes pas encore bien éveillé, Savary. Vous dites donc ?...

Et il se fait répéter une seconde fois et mot pour mot les paroles de l'amiral.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écrie Napoléon avec un éclat de voix extraordinaire, accoutumé qu'il est à la plus ponctuelle obéissance ; sera-ce donc toujours la même chose ?... M. l'amiral pense-t-il encore être devant la tour de Croix... Savary, retournez

auprès de l'amiral, et dites-lui que je lui ordonne, entendez-vous bien? que je lui ordonne (il appuya sur le mot) de venir s'expliquer à l'instant!... Laissez-moi, Messieurs! reprend-il en faisant un signe de la main au groupe qui l'a accompagné.

Et il rentre dans sa baraque. Dix minutes s'écoulèrent pendant lesquelles Napoléon parut fort agité.

L'amiral n'arrivant pas assez vite au gré de son désir, il frappe de sa cravache le bord de la table sur laquelle son déjeuner est resté intact, et s'écrie :

— Il me faut enfin savoir à quoi m'en tenir avec monsieur l'amiral ; je vais aller le trouver, moi !

En même temps Napoléon enfonce son chapeau sur sa tête, et, suivi d'une partie de ses officiers, sort précipitamment de sa baraque mais à peine a-t-il fait quelques pas au dehors qu'il aperçoit Bruix, accompagné du contre-amiral Magon et suivi de Savary, qui se dirigeaient vers lui.

Dès qu'il voit Napoléon, Bruix hâte le pas. L'état-major de l'Empereur s'est rangé silencieusement autour de lui ; les yeux de Napoléon lancent des éclairs.

— Monsieur l'amiral, lui dit-il d'une voix altérée, pourquoi n'avez-vous pas fait exécuter mes ordres ce matin ?

— Sire, répond Bruix d'un ton respectueux, c'est parce qu'une terrible tempête se prépare ; Votre Majesté peut le voir comme moi. J'ai pensé qu'elle ne voudrait pas exposer inutilement, ni sa vie, qui nous est si précieuse, ni celle de tous les braves officiers qui l'entourent.

En effet la pesanteur de l'atmosphère, le grondement sourd du tonnerre qui se faisait entendre distinctement au loin, et l'absence du moindre vent, ne justifiaient que trop déjà les craintes exprimées par Bruix.

— Monsieur, reprend Napoléon, que le calme de l'amiral semble irriter de plus en plus, je vous avais donné des ordres ; encore une fois, pourquoi ne les avez-vous pas exécutés !

— Sire, je ne voulais pas avoir à me reprocher toute ma vie la mort des marins et des braves soldats de Votre Majesté.

— Monsieur, réplique en frappant du pied Napoléon, dont ces froides paroles exhaltent la colère au plus haut degré, les conséquen-

ces de mes ordres ne regardent que moi seul ; encore un coup, obéissez, je vous l'ordonne pour la dernière fois.

— Sire, je n'obéirai pas.

— Monsieur !... bégaie Napoléon les lèvres tremblantes de colère, vous êtes... un... insolent !...

Et en disant ces mots, l'Empereur, qui tient toujours sa cravache à la main, s'avance vers l'amiral et fait un geste menaçant. Bruix recule de deux pas, et, portant comme par instinct la main à la garde de son épée, répond en pâlisant :

— Sire, je suppose que Votre Majesté ne veut ni me déshonorer, ni se déshonorer elle-même !

Quoique Bruix fut d'une complexion délicate et de très petite taille, en faisant ce geste, en prononçant ces paroles, il semblait un géant.

Tous les assistants étaient glacés d'effroi. L'Empereur, immobile, la main convulsivement agitée, jeta un regard foudroyant sur l'amiral, qui conservait sa noble attitude. Chacun pensait que Bruix était un homme perdu à jamais.

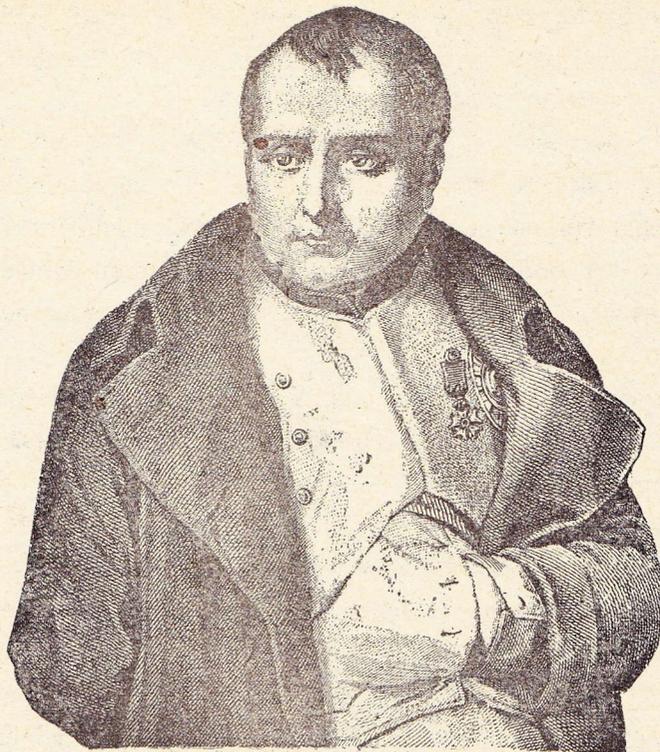
Enfin Napoléon lança sa cravache loin de lui ; Bruix ramena alors son bras dans sa position naturelle, et la tête découverte, l'œil toujours calme, attendit en silence le résultat de cette scène terrible.

— Monsieur le contre amiral Magon, dit froidement l'Empereur, vous allez faire exécuter à l'instant le mouvement que j'ai ordonné ce matin. Quant à vous, Monsieur, ajouta-t-il en faisant un pas vers l'amiral, il faut que vous quittiez Boulogne aujourd'hui même. Avant vingt-quatre heures vous aurez connaissance de la décision que je vais prendre à votre égard.

Et l'Empereur s'étant éloigné, quelques officiers-généraux, entre autres le contre-amiral Magon, serrèrent la main que leur tendit le brave Bruix en partant.

Cette manifestation n'échappa pas à Napoléon, qui pourtant n'eut pas l'air de s'en apercevoir. L'illustre amiral mourut l'année suivante à Paris, ne laissant pour toute fortune à sa veuve et à ses enfants que la mémoire de ses glorieux services et de l'un des plus nobles caractères dont puisse s'enorgueillir la marine française.

Cependant on a fait exécuter à la flotte le mouvement fatal exigé



par l'Empereur ; mais à peine les premières dispositions ont-elles été prises, que la mer est devenue effrayante à voir.

Le ciel, chargé de nuages noirs, était sillonné par des éclairs incessants et continuels ; le tonnerre ne semblait qu'un long grondement, et les vents, qui s'étaient subitement déchaînés, avaient rompu toutes les lignes.

Enfin, ce qu'avait prévu l'amiral Bruix, quelques heures auparavant était arrivé : la tempête la plus furieuse avait dispersé çà et là les bâtiments, de manière à faire désespérer même du salut de leurs équipages.

De la fenêtre de sa baraque, Napoléon a vu tout cela ; croyant entendre le cri des marins qui appellent au secours, il prend son chapeau sans mot dire, s'élançe au dehors et arrive bientôt sur le rivage.

Là, il trouve une foule inquiète et tremblante que la tempête a attirée sur les falaises.

L'Empereur marche à pas précipités, les bras croisés sur la poitrine ; il ne parle à personne. Ses officiers, les chefs de corps, une

partie de sa garde, sont là et l'examinent en silence : personne n'ose ni donner un ordre, ni donner l'exemple du dévouement, tant la stupeur est grande et générale.

Tout à coup les cris qu'il a cru entendre il n'y a qu'un moment arrivent plus distincts et plus lamentables. Plusieurs chaloupes canonnieres, chargées de matelots et de soldats, viennent d'être jetées à la côte, et les malheureux qui les montaient, luttant contre les vagues, implorent des secours que personne ne se sent le courage de leur porter.

— Ce spectacle est affreux ! dit Napoléon avec désespoir, on ne peut ainsi laisser froidement périr tant de braves gens. Où sont donc les embarcations ? s'écrie-t-il ; pourquoi ne vois-je pas toutes les chaloupes en mer ? Un canot, vite un canot ! je veux aller moi-même au secours de ces malheureux !

On ne fait aucun mouvement. Une morne indécision règne partout. Napoléon s'irrite surtout contre les officiers de marine, qui se disent à l'oreille :

« La mer n'est pas tenable... C'est folie que de vouloir sauver des hommes pour lesquels il n'y a pas de salut à espérer.... Nous périrons tous... etc. »

Alors Napoléon leur dit avec un accent mêlé de sanglante ironie :

— Ah ! ah ! messieurs les marins ! vous avez peur de la mer ?... Heureusement que je connais ici des gens qui ne s'effraient pas de peur ! Grâce à Dieu ? j'ai là mes grenadiers d'Arcole et de Marengo !

Puis se retournant avec vivacité en faisant de la main un geste sublime :

— Commandant Gros ! s'écria-t-il, faites avancer la première compagnie de votre bataillon ! Ceux-là Messieurs, ne sont pas des marins, ils n'auront pas peur de la mer !

A ces mots, tout change de face, tout s'émeut, tout s'agite. On se précipite, on s'empresse de toutes parts.

De nombreuses embarcations sont mises à flot comme par enchantement. Pendant ce temps, une admirable compagnie de grenadiers s'avance au pas accéléré, fière et obéissante, et semble n'attendre qu'un regard de son empereur pour s'élançer sur ces frères embarcations.

Celui-ci a deviné ce qui se passe au fond du cœur de ses soldats :

— Suivez mon exemple, mes braves ! leur crie-t-il, et secourons les naufragés !

Un canot beaucoup plus grand que les autres, et déjà chargé de douze vigoureux rameurs, avait été amené.

Napoléon s'élançait le premier ; seul, il bondit sur la planche qui sert de pont. *Vive l'Empereur !* s'écrient d'une seule voix tous les grenadiers qui le suivent sur deux rangs, l'arme au bras et dans l'ordre le plus parfait.

Ils passent sur ce pont fragile, en emboitant le pas, sans s'émouvoir, sans s'inquiéter, sans même regarder l'abîme entr'ouvert sous leurs pieds.

Tous étaient entrés dans l'embarcation au moment où une lame furieuse vint, en se brisant, envelopper l'Empereur, qui debout, un pied posé sur le bord de bateau, regardait fixement devant lui, en criant aux rameurs d'une voix retentissante :

— Au large !

Les rameurs se sont mis à l'œuvre et luttent avec vigueur contre les vagues ; mais le canot ne marche pas, repoussé qu'il est à chaque instant par la lame qui s'élançait contre l'embarcation.

— Nous n'avancons pas ! répéta avec impatience Napoléon au pilote qui tient le gouvernail. Puis, s'adressant aux rameurs : Allons donc ! n'entendez-vous pas les cris de vos frères qui agonisent là-bas ? La mer se révolte mais on peut la vaincre.

Au même instant le canot est repoussé violemment par la vague. Il semble que ce soit une réponse de l'Océan aux paroles de l'Empereur.

— Sire, dit le pilote, la mer n'est plus tenable. Votre Majesté le voit, nos efforts ne peuvent rien contre elle. Si nous persistons à vouloir aller plus loin, je ne répons plus ni du salut de Votre Majesté ni de celui de ses soldats.

Napoléon se retourne et voit ses grenadiers impassibles, le regard sombre, et se tenant serrés les uns contre les autres comme un faisceau d'armes.

Il ne répond que par un signe. Alors le pilote se penche sur le

gouvernail et lui imprime un mouvement qui fait virer de bord le canot. Quelques instants après il touchait le rivage.

— Tout le monde à terre ! dit Napoléon.

Les grenadiers s'élançèrent ; l'Empereur sortit le dernier du canot, que l'eau de la mer avait rempli.

— La terre ! la terre ! répétait-il, elle ne manque jamais aux pieds des soldats ! elle ne se gonfle ni ne s'entr'ouvre ; elle est docile, elle aura toujours pour nous un champ de bataille, et pour nous la victoire !

En disant ces mots, il s'était acheminé lentement vers sa baraque. La pluie tombait par torrents ; Napoléon était sans chapeau : une dernière vague, plus furieuse que les autres, le lui avait enlevé en passant au dessus de sa tête, comme si l'Océan eût voulu conserver un gage de sa témérité.

On ne put sauver qu'un petit nombre de ceux qui montaient les canonniers naufragés ; et, le lendemain avant le jour, la mer avait déjà rejeté sur la plage plus de 200 cadavres.

Ce fut une journée de deuil pour le camp et les habitants de Boulogne. Il n'était personne qui ne courût au rivage pour chercher avec anxiété si, parmi les corps des naufragés, il ne se trouvait pas un parent ou un ami.

Dans la journée, Napoléon vint s'asseoir sur un morceau de rocher au bord de la mer. Il regardait d'un œil morne les débris de toutes sortes que les vagues amoncelaient devant lui, lorsque tout à coup, allongeant le bras comme pour désigner quelque chose, il se retourna du côté de ses aides-de-camp, restés debout à quelques pas en arrière, et dit à l'un d'eux :

— Savary, voyez donc ce que peut être cet objet tout noir que je vois flotter sur l'eau ; serait-ce une tête d'homme ?

L'aide-de-camp s'approcha du rivage et regarda avec attention :

— Sire, dit-il un moment après, je ne puis distinguer parfaitement ; cependant cela m'a tout l'air d'être une giberne de soldat.

Impossible dit l'Empereur ; elle n'aurait pu surnager aussi longtemps, eût-elle été vide.

Au même instant une vague vint s'étaler en nappe sur le rivage ; en se retirant elle laissa sur le sable et presque aux pieds de Napo-

léon, l'objet informe qu'il cherchait à reconnaître ; il se leva aussitôt, et se baissant pour examiner de plus près :

— Ah ! ah ! dit-il avec surprise, je croyais pourtant bien ne plus le revoir !...

C'était son vieux chapeau. On peut juger dans quel état Napoléon le souleva du bout des doigts, car il ressemblait à une éponge ruisselante. Après l'avoir secoué légèrement il l'emporta à sa baraque en le tenant à la main.

Cependant soldats et matelots brûlaient d'impatience de s'embarquer pour l'Angleterre. Un matin, quoique la mer fût un peu houleuse, mais le vent bon et le ciel serein, aucune voile ennemie n'ayant été signalée pendant la nuit tout semblait favorable pour tenter la descente.

Napoléon donne des ordres : les signaux partent du sémaphore, et les deux camps retentissent de ces cris : « On va s'embarquer ! »

Et tandis que le rappel bat dans chaque direction et que les voiles sont hissées sur tous les bâtiments de la flottille, l'armée se dirige par division sur le port, aux cris mille fois répétés de *Vive l'Empereur !*

Napoléon monté dans une petite barque, accompagné seulement de quelques rameurs et de quelques officiers généraux de la marine, va et vient sans cesse d'une extrémité à l'autre du port ; il surveille tout, et l'embarquement des troupes s'opère dans un ordre parfait.

Cette opération, commencée à sept heures du matin, est terminée à cinq heures de l'après-midi. En moins de dix heures, cent vingt-sept mille soldats, chevaux et bagages, sont embarqués.

Les troupes, sur leurs bateaux plats et sur leurs chaloupes, sont debout, la tête découverte, et n'attendent plus que le signal qui va leur permettre de s'élancer sur une terre ennemie. L'Empereur, lui aussi, est debout dans sa péniche, et semble passer son armée en revue une dernière fois.

Tout à coup on voit un canot partir du rivage et se diriger, à force de rames vers celui de Napoléon.

Un officier est dans cette embarcation ; il agite en l'air un papier, c'est une dépêche : elle est remise à l'Empereur, qui l'ouvre avec précipitation : jette avidement les yeux dessus, froisse le papier dans ses

main, revient au rivage, met pied à terre, et reprend, dans une agitation extrême, le chemin de sa baraque.

Un instant après, le sémaphore transmet l'ordre à la flotte de faire débarquer toutes les troupes qui sont à bord, et qui, avant minuit, sont de retour à Boulogne et dans les divers cantonnements qu'elles occupaient encore le matin.

Quant à Napoléon, il s'est retiré de bonne heure et il n'a demandé aucun de ses maréchaux. Cette mystérieuse dépêche arrivée de Bayonne lui apprenait que Villeneuve, au lieu de suivre les instructions qu'il lui avait fait donner précédemment par son ministre de la marine, était entré avec sa flotte dans le port de Cadix. Alors, pour Napoléon, s'évanouissaient comme un rêve ses grands projets contre l'Angleterre.

Le lendemain, à son grand lever, il parut sombre, et, se dirigeant promptement vers son cabinet, il fit appeler Daru.

— Savez-vous où est Villeneuve ?

Tels sont les premiers mots que Napoléon adresse à l'administrateur-général de l'armée.

— Non, Sire, répond froidement celui-ci.

— Eh bien ! il est à Cadix. Quelle timidité ! vit-on jamais pareille ineptie ! Si je ne le connaissais, je croirais qu'il y a trahison, ..

Le cœur de Napoléon était plein d'amertume. Sa colère éclata d'abord en phrases courtes, en exclamations vives; puis elle déborda. Les mots de Villeneuve, d'Angleterre, de Boulogne, de flotte, de postérité, jetés au hasard et sans suite, permirent à peine à Daru, stupéfait, de comprendre que l'entrée de l'amiral à Cadix et la crainte qu'il ne s'y fût laissé bloquer par l'amiral Collinwood était le sujet d'un si vif emportement.

Enfin l'effusion ayant eu son cours, Napoléon éprouve ce soulagement qui vient de la lassitude même.

— Asseyez-vous là, dit-il à Daru, et écrivez.

Et Napoléon lui dicta ce qui suit :

« Monsieur Decrès, envoyez-moi, dans la journée de demain, un « mémoire sur cette question: *Dans la situation des choses, si l'amiral « Villeneuve reste à Cadix, que faut-il faire ?* Elevez-vous à la hauteur « des circonstances et de la situation où se trouvent présentement la « France et l'Angleterre. Surtout, ne m'envoyez plus de lettres comme

« celle que vous m'avez écrite avant-hier ; les flagorneries ne signifient « rien : je ne les aime pas. Lorsque je vous demande conseil, ce « n'est pas pour que vous soyez de mon avis, c'est pour avoir le « vôtre. »

« De mon camp de Boulogne le 25 août 1805. »

Après avoir lu cette lettre, l'Empereur apposa au bas une sorte d'hiéroglyphe pour signature, en s'écriant :

— Me faire perdre d'immenses travaux, et, qui plus est, deux années tout entières !... Le temps perdu ne peut se retrouver.

Ici il y eut un silence. Puis l'Empereur, passant à une idée nouvelle, ajouta avec une expression toute différente :

— Ecrivez encore. Daru.

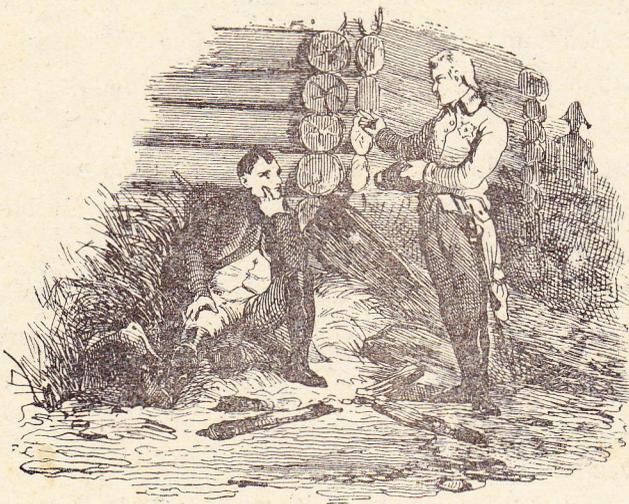
Et il dicta froidement à l'intendant-général de l'armée le plan de la campagne d'Austerlitz ; plan hypothétique, dont l'exécution devait être ajournée jusqu'à la solution de la grande question maritime : cette solution ne devait pas se faire attendre.

Cette dictée de Napoléon avait duré deux heures. L'empire absolu qu'il avait sur lui-même avait permis à sa puissante intelligence de reprendre tout son essor ; il avait embrassé à la fois l'ensemble et les détails ; il n'avait rien omis, tous les obstacles avaient été aplanis, et ce fut à la suite d'une si violente secousse morale, qu'il prépara, six mois à l'avance, cette merveilleuse bataille d'Austerlitz.

Quand Daru eut fini d'écrire, Napoléon lui dit :

— Vous allez partir pour Paris à l'instant même. Vous laisserez croire que vous vous rendez simplement à Ostende. Aussitôt après votre arrivée, qui, je l'espère, aura lieu cette nuit, vous vous enfermez avec Dejean ; vous préparerez tous les ordres pour la marche des corps qui sont ici en les dirigeant sur Munich ; vous ordonnancerez toutes les dépenses présumées de vivres et d'approvisionnements, de manière à ce que je n'aie plus qu'à signer ces pièces lorsque j'arriverai à Paris. Faites tout ce travail à vous deux. Je ne veux pas qu'un seul commis y mette la main. Quant à moi, ajouta-t-il, laissant tomber ses bras avec tristesse, je vous rejoindrai bientôt. Adieu, Daru. Après-demain, moi aussi je ferai mes adieux à mes soldats, mais ce ne sera pas pour longtemps.

La réponse de Decrès ne fut ni plus satisfaisante ni plus digne. Aucun des hommes de mer n'avait secondé Napoléon ; il commençait à douter de la



possibilité de passer en Angleterre. Les nouvelles que sur ces entrefaites il reçut des bords du Rhin, le contraignaient d'ailleurs de suspendre son entreprise. Cette belle armée, qu'il devait conduire sur les rives britanniques, allait bientôt être dignement utilisée sur les bords du Danube.

Le même jour Napoléon dit à son premier valet de chambre de tout préparer pour son départ, et donna l'ordre au grand-maréchal du palais de régler et de payer les dépenses qui pouvaient avoir été faites pour lui pendant ses divers séjours à Boulogne.

Il lui recommanda, selon son habitude, d'être économe et *d'éplucher* les mémoires. Dans l'après-midi, toutes les troupes du camp ayant été réunies, l'Empereur se rendit au milieu d'elles, et fit lire en sa présence la proclamation suivante, qui fut affichée partout :

« Soldats du camp de Boulogne!... Les vœux de nos éternels  
 « ennemis sont accomplis ; l'Autriche et la Russie se sont réunies à  
 « l'Angleterre ; notre génération est de nouveau entraînée dans tou-  
 « tes les calamités de la guerre. Il y a peu de jours, j'espérais  
 « encore que la paix du continent ne serait pas troublée ; les mena-  
 « ces et les outrages m'avaient trouvé impassible ; mais l'armée au-  
 « trichienne a passé l'Inn ; Munich est envahie ; l'électeur de Ba-  
 « vière, notre allié, a été chassé de sa capitale ; toutes mes espé-  
 « rances se sont évanouies. Je gémis du sang qu'il va encore en  
 « coûter à l'Europe ; mais le nom français en obtiendra un nouveau  
 « lustre. Soldats du camp de Boulogne ! dans cette circonstance si

# NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

# NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

---

**5<sup>e</sup> EDITION**

---



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS